

Mathieu Riboulet juge qu'entre les deux il n'y avait rien

RN

Libreville/Gabon

La critique le classe désormais comme l'une des grandes plumes de la littérature française contemporaine. Mathieu Riboulet, une dizaine de titres au compteur, s'est bel et bien imposé comme un écrivain de premier plan. « Entre les deux il n'y a rien », son dernier roman, publié chez Verdier, 139 pages, est une réussite du genre. Original.

CE qui plaît d'emblée lorsqu'on ouvre un livre signé par Mathieu Riboulet, c'est le style. Il est musical, les phrases sont étendues, larges, souples, complexes. Mais agréables. Presque de la poésie en prose, ou de la prose poétique, ce qui revient un peu au même. La beauté est au rendez-vous. Grâce à cette session rythmique, on reconnaît tout de suite la marque de l'auteur. Un enchantement. Une illustration : « Ça quitte les livres et ça vient dans le corps, et pour avoir la paix il faut que de nouveau ça parte dans les livres, c'est pour ça qu'on écrit. Il faudrait que ça quitte le corps, on aimerait l'avoir un peu vide, pouvoir y mettre ce qu'on aime, ceux qu'on désire, y être chez soi avant de le laisser, ça va venir si vite. Nos larmes où seront-elles quand nos os pourriront ? Être dans nos corps comme chez nous et pouvoir dire : c'est à Dieu que je donne, à la Révolution, à l'amour, au sexe, à la drogue, à la pensée. On reste longtemps sans pouvoir parce qu'on trouve un terrain jonché de saloperies : les impayés des aïeux, les impensés de l'histoire, les embûches de la maladie, l'ombre des morts, et pendant des années on s'immobilise on pense on prêche on cherche serre les dents fond en larmes au lieu d'ouvrir courir jouer faire jouer vaciller. Fauchés comme des chiens avant d'avoir la paix. »

C'est cela, Mathieu Riboulet, cette écriture qui glisse, cette absence de ponctuation ici et là. Cette impression de flottement. Mais

pour parler de quoi ? Des hommes qu'on abat comme des chiens en temps de paix, par vengeance, par rancune. Les événements placés au cœur du roman sont inspirés de faits réels. Disons que ce sont des faits réels travestis en fiction. Nous sommes au début des années soixante-dix, à Paris, à Rome, à Berlin. Après Mai 68, beaucoup de mouvements de contestation sont nés ici et là, se posant rapidement la question du recours à la lutte armée et du passage à la clandestinité.

En France, on tourna le dos à la lutte armée. Mais pas en Allemagne, ni en Italie. La décennie 1970 sera ainsi traversée par une série de violences politiques ouvertes ou larvées qui laisseront sur le carreau des dizaines et des dizaines de personnes, sans compter ceux qui, restés vivants mais devenus fantômes, s'en allèrent peupler les années 1980 de leurs regrets, de leurs dépressions ou de leur cynisme.

Le narrateur, partie prenante des événements, un jeune homme, va faire l'expérience de la « guerre » en temps de paix. A côté des grands événements politiques qui scandent l'actualité de ces années de braise, il veut se lancer dans l'action sans toujours très bien comprendre, au départ, la nature de tout ce qui se passe, ni la portée des enjeux. Parallèlement, il découvre le sexe, précisément l'homosexualité débridée.

Lorsque les choses se précisent dans son esprit, après avoir échappé plusieurs fois à des arrestations et même à la mort, il tire la conclusion suivante, lucide : « On fait partie ou du problème, ou de la solution. Entre les deux, il n'y a rien. » Hélas, au moment où la violence politique commence à s'estomper avec le siècle finissant, un autre ennemi, et pas des moindres, se signale à l'horizon : « Nous qui en 1978 avions renoncé à tout espoir d'intimider l'Etat étions depuis 1981 dans la ligne de mire d'une maladie qui faisait mouche, ratait peu de cibles. » Le sida, bien sûr.